

On a dit de Goethe que c'était un dieu olympien, mais ce n'était certes pas un dieu de l'Olympe d'Homère; quand de telles batailles se livrent sous l'ion, Homère y fait descendre tous ses dieux.

Après Hofer, comme seconde infidélité de Bettina, il faut compter Beethoven. Du premier jour qu'elle le vit à Vienne, en mai 1810, Bettina ressentit ce qu'elle avait senti pour Goethe: elle oublia l'univers. Le grand compositeur, sourd, misanthrope, amer pour tous, fut pour elle, dès la première visite, ouvert, confiant, abondant en bonnes et magnifiques paroles: il se mit aussitôt au piano et joua et chanta, à son intention, ses chants les plus divins. Ravi de sa façon d'écouter et de son approbation franche et naïve, il la reconduisit jusque chez elle, et il lui disait mille choses de l'art en chemin:

« Il parlait si haut et s'arrêtait si souvent, raconte-t-elle, qu'il fallait du courage pour rester à l'écouter; mais ce qu'il disait était si inattendu, si passionné, que j'oubliais que nous étions dans la rue. On fut fort étonné chez nous de le voir arriver avec moi. Après le dîner, il se mit de son plein gré au piano et joua long-temps et merveilleusement bien; son génie et son orgueil fermentaient ensemble. »

C'est un don rare et une preuve de génie aussi, il faut le reconnaître, que de savoir, à ce degré, apprivoiser les génies. Beethoven était informé de la liaison de Bettina avec Goethe; il lui parla beaucoup de celui-ci, il désira que ses pensées sur l'art lui fussent redites par elle. Ces conversations de Beethoven sont admirablement rendues par Bettina: la naïveté d'un génie qui a le sentiment de sa force, qui dédaigne son temps et a foi en l'avenir, une nature grave, énergique et passionnée, s'y peignent en paroles mémorables. Ce Beethoven me fait tout l'effet d'un Milton. Nous sommes ici, remarquez-le bien, avec les plus grands des hommes, avec les très grands, et l'honneur de Bettina, c'est d'avoir su être de Beethoven à Goethe un digne interprète. Goethe est touché et répond avec émotion, avec complaisance. Ce sont deux rois, deux rois *mages* qui se saluent de loin par ce petit page lutin qui fait si bien les messages, et qui les fait cette fois avec grandeur. Ici encore Goethe garde bien son caractère de curieux qui étudie et qui cherche à s'expliquer naturellement les êtres et les choses. Il est enchanté et ravi de voir un si grand individu que Beethoven venir augmenter sa collection et sa connaissance: « J'ai eu bien du plaisir, dit-il, à voir se refléter en moi cette image d'un génie original. » Ce grand miroir de l'intelligence de Goethe tressaille involontairement, quand un nouvel objet digne de lui s'y réfléchit. Goethe et Beethoven se virent deux ans après, à Toplitz. Dans cette rencontre de deux génies égaux et frères à tant d'égards, et dont l'un juge l'autre, Beethoven conserve manifestement la supériorité morale.

On a deux lettres de lui à Bettina. Il est évident que Beethoven fut touché au cœur par cette jeune personne qui savait si bien l'écouter et lui répondre avec ses beaux regards expressifs. On se dit en lisant ces deux admirables lettres: que n'a-t-elle aimé Beethoven au lieu de Goethe! elle aurait trouvé qui lui aurait rendu don pour don. Beethoven était certes aussi amoureux de l'art que Goethe pouvait l'être, et l'art serait toujours restée sa passion première. Mais il souffrait, il vivait superbe et mélancolique dans son génie, séparé du reste des hommes, et il aurait voulu s'en séquestrer davantage encore; il s'éciait avec douleur et sympathie: « Chère, très chère Bettine, qui comprend l'art? Avec qui s'entretenir de cette grande divinité? » C'est avec elle qu'il en aurait pu causer avec épanchement, car « chère enfant, lui disait

il, il y a bien long-temps que nous professons la même opinion sur toute chose. »

Il faut bien que tout finisse. Bettina se maria en 1811 à M. d'Arnim, et sa liaison avec Goethe, sans jamais cesser, en reçut une atteinte. Avec toute la complaisance possible d'imagination, il n'y avait plus moyen de continuer comme auparavant le rêve. Cette liaison passa graduellement à l'état de culte immuable et de souvenir. Bettina fit peu à peu des reliques de tout ce qui avait été le parfum et l'encens de sa jeunesse.

J'aurais voulu pouvoir donner une plus complète et plus juste idée d'un livre qui est si loin de nous, de notre manière de sentir et de sourire, si loin en tout de la race gauloise, d'un livre où il entre tant de fantaisie, de grâce, d'aperçus élevés, de folie, et où le bon sens ne sort que déguisé en espièglerie et en caprice. Goethe, un jour qu'il s'était long-temps promené avec Bettina dans le parc de Weimar, la comparait à la femme grecque de Mantinée, qui donnait des leçons d'amour à Socrate, et il ajoutait: « Tu ne prononces pas une seule parole sensée, mais ta folie instruit plus que la sagesse de la Grecque. » Que pourrions-nous ajouter à un tel jugement?

Mais, le lendemain du jour où l'on a lu ce livre, pour rentrer en plein dans le vrai de la nature et de la passion humaine, pour purger son cerveau de toutes vellétés chimeriques et de tous brouillards, je conseille fort de relire la *Didon de l'Enéide*, quelques scènes de *Roméo et Juliette*, ou encore l'épisode de *Françoise de Rimini* chez Dante, ou tout simplement *Mauvin Lescaut*.

SAINTE-BEUVE.